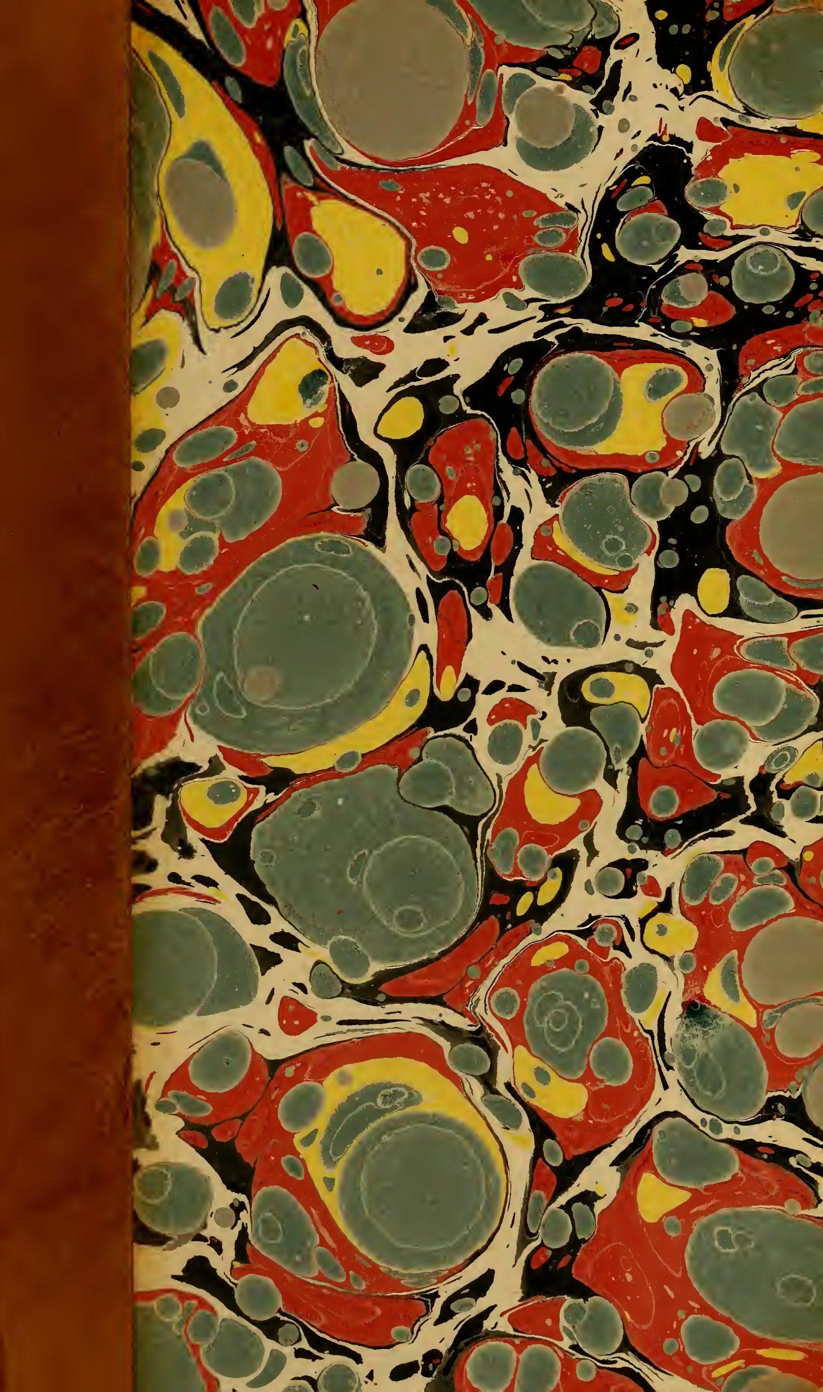


PHILOCTETE,

TRAGÉDIE,

TRADUITE DU GREC DE SOPHOCLE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

Sophocleo *quæ* carmina digna cothurno? *Virg.*

Prix XXX *ſols.*



A PARIS,
Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, Imp. Libraires, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Le Privilége ſe trouve à la Tragédie de MENZICOFF, *du même Auteur.*

PRÉFACE.

IL eſt ſans doute bien honorable pour la mémoire de Sophocle, qu'en voulant trouver le chef-d'œuvre de l'ancienne Tragédie, il faille choiſir entre deux de ſes ouvrages, *l'Œdipe Roi* & le *Philoctete*. Il paraît que l'opinion du plus grand nombre s'eſt déclarée pour le premier : j'avoue que mon ſentiment inclinerait pour le ſecond. Il y a dans l'un, il eſt vrai, un plus grand intérêt de curioſité ; il y a dans l'autre un pathétique plus touchant. L'intrigue de l'un des deux ſujets ſe développe & ſe dénoue avec beaucoup d'art : c'eſt peut-être un art encore plus admirable d'avoir pû ſoutenir la ſimplicité de l'autre ; peut-être eſt-il encore plus difficile de parler toujours au cœur, par l'expreſſion des ſentimens vrais, que d'attacher l'attention, & de la ſuſpendre, pour ainſi dire, au fil des événemens. D'ailleurs, on pourrait, ce me ſemble, faire à la Tragédie d'Œdipe des reproches plus graves qu'à celle de Philoctete : car telle eſt la condition de l'humanité, qu'il y a des fautes même dans les chef-d'œuvres. Sans parler des défauts eſſentiels, reconnus dans l'Œdipe, tels que celui du ſujet même, qui a quelque choſe

de révoltant, puiſque l'innocence y eſt la victime des Dieux & de la fatalité, celui des invraiſemblances de l'avant-ſcène, puiſqu'il n'eſt guères probable qu'Œdipe ni Jocaſte n'ayent jamais fait aucune recherche ſur la mort de Laïus; ſans relever d'autres fautes qui tiennent à la nature du ſujet, il y en a une dans la texture de la pièce, & qui n'appartient qu'à l'Auteur: c'eſt la querelle d'Œdipe avec Créon, qui occupe une grande place, & qui eſt à-la-fois ſans intérêt & ſans motif. Le Roi de Thèbes accuſe ſon parent avec une témérité & une précipitation inexcuſables; je ſais bien que cet incident ſert à remplir la pièce grecque, & que dans l'Œdipe français, Voltaire s'eſt ſervi d'un épiſode pareil; mais le beſoin d'un rempliſſage eſt un défaut, & non pas une excuſe; & Sophocle dans Philoctete, ſujet encore plus ſimple que l'Œdipe, s'eſt paſſé de cette reſſource. On n'y peut remarquer qu'une ſcène inutile, celle du ſecond acte, où un ſoldat d'Ulyſſe, déguiſé, vient, par de fauſſes alarmes, preſſer le départ de Pyrrhus & de Philoctete, reſſort ſuperflu, puiſque celui-ci n'a pas de deſir plus ardent que de partir au plûtôt. Cette ſcène ne ſert donc qu'à allonger inutilement la marche de l'action, & j'ai cru devoir la retrancher; mais, à cette faute près, ſi l'on

considére que la pièce, faite avec trois personnages, dans un désert, ne languit pas un moment, que l'intérêt se gradue & se soutient par les moyens les plus naturels, toujours tirés des caractères, qui sont supérieurement dessinés; que la situation de Philoctete, qui semblerait devoir être toujours la même, est si adroitement variée, qu'après s'être montré le plus à plaindre des hommes dans l'Isle de Lemnos, il regarde comme le plus grand des maux d'être obligé d'en sortir; que ce personnage est un des plus théâtrals qui se puisse concevoir, parce qu'il réunit les dernières misères de l'humanité aux ressentimens les plus légitimes, & que le cri de la vengeance n'est chez lui que le cri de l'oppression; qu'enfin, son rôle est d'un bout à l'autre un modèle parfait de l'éloquence tragique; on conviendra facilement qu'en voilà assez pour justifier ceux qui voyent dans cet ouvrage la plus belle conception dramatique dont l'antiquité puisse s'applaudir.

On a regardé comme un défaut, du moins pour nous, l'ombre d'Hercule, qui produit le dénouement. Cette critique ne me paraît pas fondée: certes, ce n'est point ici que le Dieu n'est qu'une machine. Si jamais l'intervention d'une Divinité a été suffisamment motivée, c'est sans contredit dans cette occasion; & ce dé-

nouement, qui ne choque point la vraisemblance théâtrale, puisqu'il est conforme aux idées religieuses du Pays où se passe l'action, est d'ailleurs très-bien amené, nécessaire & heureux. Hercule n'est rien moins qu'étranger à la pièce; sans cesse il y est question de lui; la possession de ses flèches en est le nœud principal; le Héros est son compagnon, son ami, son héritier. Philoctete a résisté & a dû résister à tout: qui l'emportera de lui ou de la Grèce? & qui tranchera plus dignement ce grand nœud qu'Hercule lui-même? De plus, ne voit-on pas avec plaisir que Philoctete, jusqu'alors inflexible, ne cède qu'à la voix d'un demi-Dieu, & d'un demi-Dieu son ami? C'est bien ici qu'on peut appliquer le précepte d'Horace, qui peut-être même pensait au Philoctete de Sophocle, quand il a dit:

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Art. Poët.

Quant à moi, j'ose croire que ce dénouement réussirait parmi nous, comme il a réussi chez les Grecs.

Brumoy s'exprime très-judicieusement sur ce sujet, & en général sur les différens mérites de cette Tragédie, qu'il a très-bien développés.

» Les Dieux (dit-il) font entendre que la

» victoire dépend de Philoctete & des flèches » d'Hercule ; mais comment déterminer ce » guerrier malheureux à ſecourir les Grecs, » qu'il a droit de regarder comme les auteurs » de ſes maux ? C'eſt un Achille irrité qu'il faut » regagner, parce qu'on a beſoin de ſon bras, » & l'on a dû voir que Philoctete n'eſt pas » moins inflexible qu'Achille, & que Sophocle » n'eſt pas au-deſſous d'Homère. Ulyſſe eſt » employé à cette ambaſſade avec Néopto- » lème*; heureux contraſte, dont Sophocle a » tiré toute ſon intrigue ; car Ulyſſe, politique » juſqu'à la fraude, & Néoptolème, ſincère » juſqu'à l'extrême franchiſe, en font tout le » nœud, tandis que Philoctete, défiant & » inéxorable, élude la ruſe de l'un, & ne ſe » rend point à la généroſité de l'autre, de ſorte » qu'il faut qu'Hercule deſcende du ciel pour » dompter ce cœur féroce, & pour faire le » dénouement. On ne peut nier qu'un pareil » nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule. »

En conſéquence de tout ce qu'on vient de lire, on me demandera pourquoi je ne fais pas paraître cet Ouvrage ſur la ſcène. Ce ſerait peut-être un genre de nouveauté aſſez piquant &

* Pyrrhus ou Néoptolème, eſt le même perſonnage ſous différens noms.

aſſez digne d'attention ; ce ſerait au moins la première fois qu'on aurait vu ſur le théâtre français une tragédie grecque, telle à peu-près qu'elle a été jouée ſur le théâtre d'Athènes. Nous n'avons eu juſqu'ici que des imitations plus ou moins éloignées des originaux, plus ou moins rapprochées de nos convenances & de nos mœurs ; & il y a long-temps que je penſe, comme je l'ai dit ailleurs *, que ce ſujet eſt le ſeul, de ceux qu'ayent traités les Anciens, qui ſoit de nature à être tranſporté en entier, & ſans aucune altération, ſur les Théâtres modernes, parce qu'il eſt fondé ſur un intérêt qui eſt de tous les temps & de tous les lieux, celui de l'humanité ſouffrante. Mais indépendamment des raiſons que j'ai de ne faire repréſenter, dans les circonſtances actuelles, ni cet ouvrage ni aucun autre (raiſons que j'ai indiquées dans la Préface de Menzikoff**), l'opinion avantageuſe que j'ai de l'original grec, ne me raſſurerait pas abſolument ſur le ſort de la traduction, même en la ſuppoſant auſſi bonne que j'aurais voulu la faire. Le ſuccès qu'elle a eu à la ſéance publique de l'Académie Françaiſe, ne ſerait pas même un garant infaillible de celui qu'elle pourrait avoir ſur la ſcène :

* Dans l'Eſſai ſur les Tragiques Grecs.

** Cette Tragédie eſt actuellement ſous preſſe.

le jugement d'une assemblée, quelle qu'elle soit, ne peut s'assimiler aux effets du théâtre. Et qui sait si l'on goûterait beaucoup sur le nôtre un drame grec d'une simplicité si nue, trois personnages dans une Isle déserte, une pièce non-seulement sans amour, mais sans rôle de femme? Il y a là de quoi effaroucher bien des gens. La seule tentative qu'on ait faite en ce genre, soutenue du nom & du génie de Voltaire dans sa force, n'a pas réussi de manière à encourager ceux qui voudraient la renouveler. La Mort de César a obtenu le suffrage de tous les connaisseurs, mais n'a pu encore (peut-être à notre honte) s'établir * sur notre théâtre. C'est en vain que les Étrangers nous reprochent depuis long-temps, non sans quelque raison, cette préférence trop exclusive que nous donnons aux intrigues amoureuses, & d'où naît, dans nos pièces, une sorte d'uniformité, dont l'Auteur de Mérope, d'Oreste & de la Mort de César, s'est efforcé de nous affranchir. Ce grand Homme, dont le goût était si exquis & si exercé, avait senti tout le mérite de cette antique simplicité, qui serait aujourd'hui d'au-

* Cet admirable Ouvrage, joué en 1743, n'eut que sept représentations; il n'a été repris qu'aux fêtes de la Paix, en 1763, & depuis il n'a pas reparu.

tant plus recommandable, qu'elle pourrait ſervir d'antidote contre l'extrême corruption du goût. Mais comment accréditer ce genre de nouveauté, au milieu de la contagion générale, lorſqu'atteints de la maladie des gens raſſaſiés, nous voudrions au contraire raſſembler tous les tableaux dans un même cadre, tous les intérêts dans un drame, tous les plaiſirs dans un ſpectacle, tranſporter l'Opéra dans la Tragédie, & la Tragédie ſur la ſcène Lyrique? De-là cette perverſité d'eſprit qui précipite tant d'Écrivains dans le bizarre & le monſtrueux : on ne ſonge pas aſſez qu'il faudrait prendre garde à ne pas uſer à-la-fois toutes les ſenſations & toutes les jouiſſances, ménager ſes reſſources afin de les perpétuer, admettre chaque genre à ſa place & à ſon rang, n'en dénaturer aucun, ne rejeter que ce qui eſt froid & faux, & ſur-tout éviter les extrêmes, qui ſont toujours des abus.

Je ſais que dans le moment où j'écris, un certain nombre d'amateurs s'occupent à ranimer l'étude de l'antiquité; que l'on a ſu gré à l'Auteur *d'Œdipe chez Admète*, d'avoir ſi heureuſement emprunté les deux plus belles ſcènes de l'*Œdipe à Colone*, en y ajoutant de nouvelles beautés; que quelques perſonnes ont cru pouvoir en tirer un préſage pour le ſuccès de Philoctete; mais je prie qu'on faſſe attention que

la vieilleſſe d'Œdipe aurait pu nous intéreſſer beaucoup moins, ſans les pleurs d'Antigone; & je n'ai point d'Antigone; en un mot, nous ſommes accoutumés à voir des femmes ſur la ſcène. Je conçois auſſi bien que perſonne comment ce plaiſir a pu devenir un beſoin fort doux; je ne dis pas qu'il fût impoſſible de s'en paſſer avec le génie de Sophocle; mais il eſt auſſi très-poſſible qu'on ne pardonnât pas au Traducteur de l'avoir entrepris.

Et puiſque j'ai parlé d'*Œdipe chez Admète*, cette pièce, malgré ſon mérite réel, qu'on ne m'accuſera pas de méconnaître, n'eſt-elle pas elle-même un exemple de ces ſortes d'alliages où nous jette la crainte de paraître trop ſimple? Perſonne n'applaudit (*) plus volontiers que moi aux ſuccès d'un Confrère dont j'honore & chéris les talens & l'honnêteté; mais c'eſt ici le lieu d'invoquer ſon propre témoignage, & de répéter ce que j'ai oſé lui dire à lui-même, & ce qu'il a ſenti mieux que tout autre, parce que l'amour propre du véritable talent eſt toujours ſubordonné à l'amour de l'art & de la vérité. Si M. Ducis ſe fût borné au ſujet d'Œdipe à Colone, qui, à la vérité, ne comportait que trois actes, il eût pu faire un ou-

(*) Voyez le Mercure du 15 Décembre 1778.

vrage digne d'être mis en parallèle avec la Mort de César, un tout complet & régulier, qui n'aurait été que plus intéressant en devenant plus simple; & il aurait évité le reproche d'avoir affaibli une pièce d'Euripide en l'amalgamant avec une pièce de Sophocle.

Quoi qu'il en soit, c'est principalement au petit nombre de lecteurs versés dans les lettres grecques & dans l'étude de l'antiquité, que j'offre cette traduction fidelle de l'un des plus beaux ouvrages que l'on ait écrits dans la plus belle des langues connues. C'est sur-tout à cette classe de juges choisis, que je dois rendre compte de mon travail, qu'eux seuls peuvent apprécier : ils se souviendront sans doute que lorsqu'un poëte traduit un poëte, la véritable fidélité de la version consiste à rendre, s'il se peut, toutes les beautés plutôt que tous les mots, & ce principe, reçu même dans la prose, est d'un usage incontestable quand il s'agit de vers. Ce que je puis assurer, c'est qu'autant que me l'a permis la différence des Langues & le caractère de notre versification, j'ai suivi non-seulement les idées & le dialogue, mais même les tournures & les constructions du texte grec: persuadé qu'en traduisant un écrivain tel que Sophocle, plus on se rapproche de lui, plus on est près de la perfection,

parce que les mouvemens de son style sont toujours ceux de la nature. C'est ce que n'a pas assez senti le P. Brumoy, homme éclairé & écrivain pur, qui connaissait le mérite des anciens, mais qui ne s'était pas assez rempli du génie de leur composition : il semble se faire une loi de ne conserver que le sens de son auteur, & de substituer d'ailleurs l'élégance moderne à cette expression simple, énergique & vraie de la poësie antique : souvent il paraphrase Sophocle, & quelquefois le défigure, comme je l'ai observé dans plusieurs endroits que l'on verra cités dans des notes. Mais on lui pardonnerait plus aisément quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans toute traduction, que la disproportion continuelle où il est à l'égard de son original. Peut-être aussi aura-t-on quelque peine à pardonner à son goût & à son jugement, la singulière comparaison qu'il fait de Philoctete avec Nicomède, & qui est le résultat de réflexions d'ailleurs sages & instructives. Voici comme il les termine : (*) » A suivre le goût de l'antiquité, » on ne peut reprocher à cette tragédie aucun » défaut considérable ; tout y est lié, tout y

(*) Voyez dans le second Volume du Théâtre des Grecs ; les *réflexions sur Philoctete.*

» eſt ſoutenu, tout tend directement au but ;
» c'eſt l'action même, telle qu'elle a dû ſe
» paſſer. Mais à en juger par rapport à nous,
» le trop de ſimplicité & le ſpectacle domi-
» nant d'un homme auſſi triſtement malheu-
» reux que Philoctete, ne peuvent nous faire
» un *plaiſir auſſi vif* que les malheurs plus bril-
» lans & plus variés de Nicomède dans Cor-
» neille. »

Ces dernières lignes offrent un rapprochement bien étrange. Quant au *trop de ſimplicité par rapport à nous*, on a vu que je ne m'éloignais pas de le penſer. Il n'en eſt pas de même du rôle de Philoctete, que Brumoy trouve *ſi triſtement malheureux*. Si j'ai bien compris dans quel ſens ces mots peuvent s'appliquer à un perſonnage dramatique, il me ſemble qu'ils ne peuvent convenir qu'à celui qui ſerait dans une ſituation monotone & irremédiable ; c'eſt alors que le malheur afflige plus qu'il n'intéreſſe, parce qu'au théâtre il n'y a guères d'intérêt ſans eſpérance. Mais Philoctete n'eſt nullement dans ce cas, & ni l'un ni l'autre de ces deux reproches ne peut tomber ſur ce rôle, reconnu ſi éminemment tragique. Enfin, de tous les ouvrages que l'on pourrait comparer au Philoctete de Sophocle, Nicomède eſt peut-être celui qu'il était le plus extraordi-

naire de choisir. Quel rapport entre ces deux pièces, quand le principal mérite de l'une est d'abonder en pathétique, & que le plus grand défaut de l'autre est d'en être totalement dépourvue? On peut assurément, sans manquer de respect pour le génie de Corneille, s'étonner du *plaisir vif* que procure, selon Brumoy, le drame qui est en effet le moins tragique de tous ceux où Corneille n'a pas été absolument au-dessous de lui-même, ouvrage dans lequel il y a quelques traits de grandeur, mais pas un moment d'émotion.

Le grand intérêt du rôle de Philoctete n'avait pas échappé à l'un des plus illustres élèves de l'antiquité, Fénelon, qui, du chef d'œuvre de Sophocle, a tiré le plus bel épisode du sien; c'est encore le morceau du Télémaque qu'on relit le plus volontiers. Fénelon s'est approprié les traits les plus heureux du grec, & les a rendus dans notre langue avec tout le charme de leur simplicité primitive, & en homme plein de l'esprit des anciens, & pénétré de leur substance. Racine le fils, à qui son père avait appris à les étudier & à les admirer, mais qui n'avait pas hérité de lui le talent de lutter contr'eux, a essayé, dans ses *Réflexions sur la Poësie*, de traduire en vers quelques endroits de Sophocle, & en particulier de Philoctete.

Je ne crains pas qu'on m'accuſe d'une concurrence mal entendue : tel eſt mon amour pour le beau, que ſi ſa verſion m'avait paru digne de l'original, je l'aurais, ſans balancer, ſubſtituée à la mienne. Mais ceux qui entendent le Grec verront aiſément combien le fils du grand Racine eſt loin de Sophocle : ſes vers ont de la correction & quelquefois de l'élégance, mais ils manquent le plus ſouvent de vérité, de préciſion & d'énergie ; ſes fautes même ſont ſi palpables, qu'il eſt facile de les faire appercevoir à ceux qui ne connaiſſent point l'original. Je me bornerai à un ſeul morceau fort court, mais dont l'examen peut ſervir à faire voir en même-temps combien les anciens étaient de fidèles intepprètes de la nature, & combien Racine le fils, qui les aime & qui les loue, les traduit infidèlement. Je choiſis l'entrée de Philoctete ſur la ſcène : voici la verſion en proſe littérale.

» Hélas ! ô Étrangers ! qui êtes-vous, vous
» qui abordez dans cette terre, où il n'y a ni
» port ni habitation ? quelle eſt votre patrie ?
» quelle eſt votre naiſſance ? A votre habit, je
» crois reconnaître la Grèce, qui m'eſt toujours
» ſi chère ; mais je voudrais entendre votre
» voix ; & ne ſoyez point effrayés de mon ex-
» térieur farouche, ne me craignez point, mais
plutôt

» plutôt ayez pitié d'un malheureux, ſeul dans » un déſert, ſans ſecours, ſans appui. Parlez; » ſi vous venez comme amis, que vos paroles » répondent aux miennes; c'eſt une grace, une » juſtice que vous ne pouvez me refuſer. »

Voilà Sophocle; ce langage eſt celui qu'a dû tenir Philoctete: rien d'eſſentiel n'y eſt omis, & il n'y a pas un mot de trop; c'eſt la perfection du ſtyle dramatique. Voici Racine le fils.

Quel malheur vous conduit dans *cette Iſle ſauvage*,
Et vous force à chercher *ce funeſte rivage*?
Vous que ſans doute ici la tempête a jetés,
De quel lieu, *de quel peuple êtes vous écartés*?
Mais, *quel eſt* cet habit *que je revois paraître*?
N'eſt-ce pas l'habit Grec, *que je crois reconnaître*?
Que cette vue, ô ciel! chère à mon ſouvenir,
Redouble en moi l'*ardeur de vous entretenir*!
Hâtez-vous donc, parlez, qu'il me tarde d'entendre
Les ſons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas! que je ne parle plus!
Vous voyez un mortel qui de la terre exclus,
Des hommes & des Dieux ſatisfait la colère:
Généreux inconnus, *d'un regard moins ſévère*,
Conſidérez *l'objet de tant d'inimitié*,
Et ſoyez moins ſaiſis d'horreur que de pitié.

Ces vers, conſidérés en eux-mêmes, ont de la douceur, & en général ne ſont pas mal tournés; mais jugez-les ſur l'original & ſur

la ſituation, & vous ſerez étonné de voir combien de fautes, pires que des ſolécifmes, combien de chevilles, d'inutilités, d'omiſſions eſſentielles !

D'abord, quelle langueur dans les huit premiers vers, qui tombent tous deux à deux, & ſe répètent les uns les autres ! quelle uniformité dans ces hémiſtiches accouplés, *cette Iſle ſauvage, ce funeſte rivage, que je revois paraître, que je crois reconnaître !* Ce défaut ſerait peut-être moins repréhenſible ailleurs; mais ici c'eſt l'oppoſé des mouvemens qui doivent ſe ſuccéder avec rapidité dans l'ame de Philoctete, & que Sophocle a ſi bien exprimés. Où ſont ces interrogations accumulées, qui doivent ſe preſſer dans la bouche de cet infortuné qui voit enfin des hommes ?

Quel malheur vous conduit *dans cette Iſle ſauvage,*
Et vous force à chercher *ce funeſte rivage ?*

Suppoſons un ſouverain dans ſa cour, recevant des étrangers ; parlerait-il autrement ? Ce tranquille interrogatoire reſſemble-t-il à ce premier cri que jette Philoctete ? *ἰὼ ξένοι, τίνες ποτ'*, &c. Hélas ! ô Étrangers ! qui êtes-vous ? Ce cri demande du ſecours, implore la pitié, & peint l'impatience de la curioſité : rien ne pouvait le ſuppléer, & les deux premiers vers de Racine

le fils, ſont une eſpèce de contre-ſens dans la ſituation.

De quel peuple êtes-vous écartés ?

Ailleurs cette expreſſion pourrait n'être pas mauvaiſe : ici elle eſt d'une recherche froide, parce que tout doit être ſimple, rapide & précis : quel eſt votre nom ? quelle eſt votre patrie ? voilà ce qu'il fallait dire, tout autre langage eſt faux.

Mais, quel eſt cet habit ?

Que ce *mais* eſt déplacé ! & pourquoi interroger ici hors de propos, quand la choſe eſt ſous les yeux ? Sophocle dit ſimplement : » ſi j'en » crois l'apparence, votre habit eſt celui des » Grecs. » Et qu'eſt-ce que *l'ardeur de vous entretenir ?* il eſt bien queſtion *d'entretien ;* c'eſt le ſon de la voix d'un humain, c'eſt la voix d'un Grec que Philoctete veut entendre ; Sophocle le dit mot pour mot, φωνῆς δ' ἀκοῦσαι βούλομαι, je veux entendre votre voix : quelle différence !

Qu'il me tarde d'entendre
Les ſons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas ! que je ne parle plus !

Ces vers ne ſont pas dans le grec, mais ils ſont dans la ſituation, ils ſont bien faits ; cepen-

dant il eût mieux valu ne pas ajouter ici à Sophocle, & le traduire mieux dans le reſte. Ce qu'on lui donne ne vaut pas ce qu'on lui a ôté; il eût mieux valu ne pas commencer par mentir à la nature, ne pas omettre enſuite ce mouvement ſi vrai & ſi touchant: » ne ſoyez » point effrayés à mon aſpect, ne me voyez » point avec horreur. » C'eſt qu'en effet dans l'état où eſt Philoctete, il peut craindre cette eſpèce d'horreur qu'une profonde miſère peut inſpirer. Le Traducteur a reporté cette idée dans le dernier vers; mais une idée ne remplace pas un mouvement de l'ame, ne remplace pas ce beau vers:

καὶ μή μ' ὄκνῳ

δείσαντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον.

Généreux inconnus, d'un regard moins ſévère
Conſidérez *l'objet de tant d'inimitié.*

Tout cela eſt vague & faible, & n'eſt point dans Sophocle; Philoctete ne les appelle point *généreux*, car il ne ſait pas encore s'ils le ſeront; & tout ce qu'il dit, peint la défiance naturelle au malheur; & ſi leur *regard* eſt *ſévère*, pourquoi les ſuppoſe-t-il *généreux?* Ce ſont des chevilles qui amènent des inconſéquences. Pourquoi leur parle-t-il *de tant d'inimitié?* Toutes ces expreſſions paraſites ne vont point au fait, ne

rendent point ce que dit & ce que doit dire Philoctete : » ayez pitié d'un malheureux abandonné dans un désert, sans secours & sans » amis. »

Cette analyse peut paraître rigoureuse ; elle n'est pourtant que juste, elle est motivée, évidente, & porte sur des fautes capitales. C'est en examinant dans cet esprit la poësie dramatique, que l'on concevra quel est le mérite d'un Racine & d'un Voltaire, qui, dans leurs bons ouvrages, ne commettent jamais de pareilles fautes ; c'est ainsi que l'on concevra en même-temps pourquoi il n'est pas possible de lire une scène de tant de pièces applaudies un moment par une multitude égarée, & dont les succès scandaleux nous ramènent à la barbarie.

Ce n'était pas un barbare que Châteaubrun, qui emprunta des Grecs sa tragédie *des Troyennes*, pièce touchante, malgré les défauts du plan & les inégalités du style ; mais s'il a réussi à imiter quelques situations d'Euripide, il n'a pas été aussi heureux en traitant le sujet de Philoctete après Sophocle. Sa diction, qui a du naturel & de l'intérêt, quoique souvent faible & incorrecte, s'élève rarement à l'énergie du plus grand des tragiques grecs. Son plan est fort loin de la sublime simplicité de

Sophocle; ſon Philoctete eſt entièrement moderne : il y a mêlé une intrigue d'amour ; Pyrrhus devient tout d'un coup amoureux d'une fille de Philoctete, qu'il n'a fait qu'entrevoir; & l'on ſent qu'une paſſion ſi ſubite, qui ne ſaurait être d'un grand effet au théâtre, où il faut que tout ſoit préparé, ne ſert qu'à partager l'intérêt qui doit ſe réunir ſur Philoctete. D'ailleurs, Châteaubrun a-t-il pu penſer que ce fût la même choſe pour ce malheureux Prince, d'être ſeul dans l'Iſle de Lemnos, ou d'y être avec ſa fille? Eſt-il vraiſemblable encore que Sophie ſoit venue joindre ſon père, & que depuis dix ans le père de Philoctete & ſa famille entière l'aient abandonné? Un autre inconvénient de la piéce françaiſe, c'eſt que l'auteur, en rejetant le dénouement de Sophocle, a été obligé de faire d'Ulyſſe ſon principal perſonnage & le héros de ſa tragédie. C'eſt lui dont l'éloquence finit par vaincre la haine de Philoctete; & pour préparer cette révolution, il a fallu affaiblir beaucoup le caractère de ce dernier, & fortifier & embellir celui d'Ulyſſe, ce qui eſt contraire à la nature du ſujet, & ce qui ne ſuffit pas même pour juſtifier le dénouement: car ſi Philoctete peut être fléchi, eſt-ce bien par Ulyſſe, celui de tous les mortels qu'il doit le plus abhorrer? S'il peut réſiſter à Pyrrhus, qu'il

aime, comment cède-t-il à Ulysse, qu'il déteste? Un changement si peu ordinaire au cœur humain, ne peut pas être amené par des discours: il faut des ressorts plus puissans.

En suivant cette marche nouvelle, non-seulement Châteaubrun s'est privé des plus grandes beautés du Poëte Grec, mais même il a très-peu profité de celles dont il aurait pu faire usage. Par exemple, combien n'a-t-il pas affaibli la belle scène du poison, si déchirante dans Sophocle? Voici à quoi elle est réduite dans l'auteur français :

PYRRHUS.

Partons.

PHILOCTETE.

Ciel! je me meurs.

PYRRHUS.

Et quelle horreur subite,
Quel trouble s'est saisi de votre ame interdite?

PHILOCTETE.

Ah! Dieux!

PIRRHUS.

Vous gémissez, vous implorez les Dieux,
Et de vives douleurs sont peintes dans vos yeux.

SOPHIE.

Mon père! Ciel! reçois ma vie en sacrifice,
Et fais tomber sur moi son injuste supplice!

PHILOCTETE.

Pyrrhus, que mes tourmens ne vous rebutent pas.

PYRRHUS.

Votre malheur me touche, & m'attache à vos pas.

PHILOCTETE.

Oui, je puis..... hâtons nous d'atteindre le rivage.
Non, restons...... le poison *se déploye avec rage.*

SOPHIE.

Ah! Seigneur, vous voyez l'horreur de son destin.

PHILOCTETE.

Dieux! quel feu dévorant *se glisse* dans mon sein!
Pyrrhus, tranchez des jours si remplis d'amertume;
Qu'un bûcher allumé m'embrase & me consume.

(Il rentre dans sa caverne.)

Retrouve-t-on là ces gradations si bien ménagées dans le Philoctete Grec, ce mélange de douleur, de désespoir & d'effroi, ces efforts qu'il fait pour cacher ses tourmens, cette inquiétude si naturelle & si intéressante, qui lui fait craindre sans cesse que l'horreur de son état ne rebute la pitié de Pyrrhus; ces supplications qu'il lui adresse, ces sermens qu'il lui demande, enfin tous ces grands développemens qui portent jusqu'au fond du cœur l'intérêt d'une situation dramatique?

Ce n'est pas qu'il n'y ait des beautés dans l'ouvrage, & qui, même, n'appartiennent qu'à l'auteur; tels sont ces deux beaux vers de Philoctete, parlant à Ulysse & aux Grecs:

Un oracle fatal vous a glacés d'effroi;
Vous vous trouvez pressés entre les dieux & moi.

Tel eſt encore cet endroit de ſon récit:

Loin des hommes cruels, injuſtes & ſans foi,
Quelquefois mon déſert eut des attraits pour moi:
Les bienfaits n'avaient pu m'attacher les Atrides,
Je ſus apprivoiſer juſqu'aux monſtres avides.

Mais ailleurs on voit avec peine les lieux communs du bel eſprit moderne, comme des parures de nos jours, qu'un peintre mêlerait dans un ſujet de l'antiquité. Pyrrhus, en conſidérant le ſort de Philoctete, s'exprime ainſi dans un monologue:

Quel contraſte, grands Dieux! dès la plus tendre enfance,
On étale à nos yeux la ſuperbe opulence,
On écarte de nous juſqu'à l'ombre des maux,
On n'offre à nos regards que de rians tableaux;
Pour ne point nous déplaire, on nous cache à nous-mêmes,
On ne nous entretient que de grandeurs ſuprêmes;
On ajoute à nos noms des noms ambitieux;
Autant que l'on le peut, on fait de nous des dieux.
Victimes des flatteurs, malheureux que nous ſommes,
Que ne nous apprend-t-on que les rois ſont des hommes?

Il eſt clair que l'auteur, ne ſongeant qu'au temps où il écrivait, a oublié que dans les temps héroïques, tels qu'ils ſont décrits dans Homère, les rois n'étaient pas élevés comme ils l'ont été depuis, dans le luxe & la corruption des grands empires; que l'éducation

qu'Achille avait reçue de Chiron, ne l'avait pas amolli, & que le fils d'Achille n'avait pas besoin de voir Philoctete à Lemnos, pour savoir *que les rois sont des hommes*. Ces vers, qui pourtant furent applaudis à cause des *rois* & *des hommes*, ne sont donc qu'une vaine déclamation, qui aurait paru bien déplacée sur le théâtre d'Athènes.

Je m'explique sur cet objet avec d'autant plus de liberté, que je ne crois pas qu'on m'attribue la prétention de lutter contre le Philoctete de Châteaubrun : son ouvrage, au sujet près, est à lui ; le mien est tout entier à Sophocle ; car je ne compte pour rien le très-petit nombre de vers que j'ai été obligé d'ajouter à ma traduction, & que j'ai marqués avec des guillemets, par un excès de scrupule, & pour faire mieux comprendre quelle a été mon exactitude dans tout le reste. Je dois même exposer le motif de ces légères additions.

Dans la première scène, je fais dire à Pyrrhus, au moment où il cède aux raisons d'Ulysse :

Je dois venger un père & soutenir son nom ;
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion ;
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice . . .
A Philoctete au moins, je puis sans artifice,
Me plaindre des affronts dont je fus indigné ;

Je tairai ſeulement que j'ai tout pardonné.
Puiſqu'il le faut enfin, je conſens qu'il ignore
Qu'offenſé par les Grecs, Pyrrhus les ſert encore.
Il en coûte à mon cœur, & je cède à regret.

Ces vers ajoutés ont pour but d'inſtruire le lecteur que Pyrrhus, dans tout ce qu'il raconte enſuite à Philoctete, ne lui dit que la vérité, & ne le trompe qu'en lui faiſant croire qu'il abandonne les Grecs, & qu'il retourne à Scyros. Sophocle n'avait pas beſoin de cette précaution avec des ſpectateurs inſtruits comme lui de ces événemens; mais elle était néceſſaire pour des lecteurs Français, qui, ſans cela, pourraient ne pas diſtinguer dans la ſcène ſuivante ce qui eſt conforme à la vérité, & ce qui ne l'eſt pas. Par la même raiſon, j'ai fait dire à Pyrrhus, au troiſième acte, en parlant de la Grèce :

...... Je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu :
Imitez mon exemple.

Le monologue qui ouvre le ſecond acte, eſt auſſi entièrement de moi; il était néceſſaire pour préparer l'aveu que Pyrrhus va faire à Philoctete, & annoncer l'impreſſion qu'a faite ſur lui le ſpectacle des douleurs de cet infor-

tuné. Ce changement eſt indiqué dans le grec lorſque Philoctete quitte la ſcène, & que Pyrrhus reſte avec le Chœur: retranchant ce Chœur, ainſi que tous les autres, il a fallu y ſuppléer par un monologue, puiſque la pièce n'a point de confidens.

On ſait ce qu'étaient les Chœurs chez les Grecs, des morceaux de poëſie lyrique, ſouvent fort beaux, qui tenaient à leur ſyſtême dramatique, mais qui ne ſervaient de rien à l'action, & quelquefois même la gênaient. Je les ai ſupprimés tous, comme inutiles & déplacés dans une traduction françaiſe qui peut être jouée. Je n'en ai conſervé qu'un, dont j'ai mis les paroles dans la bouche de Pyrrhus, au premier acte, parce qu'il exprime des idées & des ſentimens analogues à la ſituation & au caractère de Pyrrhus.

Ce caractère n'a pas été à l'abri de la critique; on a reproché au fils d'Achille de ſe plier à la diſſimulation, & même de ſavoir à ſon âge trop bien diſſimuler. Mais que l'on ſonge qu'il avait ordre de ſuivre en tout les conſeils d'Ulyſſe, & que s'il ne les ſuit pas, il perd toute eſpérance de prendre Troye & de venger ſon père. Voilà ſans doute des motifs ſuffiſans pour Pyrrhus; & les leçons d'Ulyſſe ſont ſi bien tracées, qu'il ne faut pas une grande

expérience pour les ſuivre ; & avec quel plaiſir on voit enſuite ce jeune guerrier revenir à ſon caractère, qu'il n'a pu forcer qu'un moment, & ſe rendre à la pitié, après avoir cédé à la politique ? Que le moment où il rend les fléches à Philoctete, eſt noble & attendriſſant ! & que c'eſt bien-là le tableau de la nature !

Enfin, ſi cette Traduction, (dans laquelle je n'ai retranché du texte qu'environ une ſoixantaine de vers, qui m'ont paru allonger le dialogue) peut plaire à ceux qui connaiſſent la poëſie de Sophocle, & en donner aux autres une idée plus fidelle que les verſions en proſe que nous en avons, je ſerai aſſez payé de mon travail, qui, malgré ſes difficultés, a été pour moi un plaiſir, qu'on ne peut goûter qu'en traduiſant un homme de génie. Il eſt doux d'être ſoutenu par le ſentiment d'une admiration continuelle, & c'eſt alors que l'on jouit de ce qu'on ne ſaurait égaler.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, les Œuvres de M. DE LA HARPE, de l'Académie Françoiſe, contenant les *Tragédies de Philoctete & de Menzicoff.* A Paris, le 27 Janvier 1781.

GAILLARD.

PERSONNAGES.

PHILOCTETE.

ULYSSE.

PYRRHUS.

HERCULE, *dans un nuage.*

UN GREC.

SOLDATS.

La Scène est à Lemnos.



PHILOCTETE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le bord de la mer. On voit de côté & d'autre différentes ouvertures entre des rochers ; mais la grotte de Philoctete eſt ſuppoſée ne pouvoir être vue que dans le fond du Théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS, *deux Soldats Grecs.*

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette Iſle ſauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils & rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus ! c'eſt ſur ce bord fatal,

Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le trifte Philoctete.
C'eft moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le fallait : frappé par quelque Dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les fupplices,
Il troublait de fes cris la paix des facrifices,
De fon afpect impur bleffait leur sainteté,
Et fouillait tout le camp de fa calamité.
Mais laiffons ce récit : le tems, le danger preffe.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctete à la Grèce.
S'il fait que dans cette Ifle Ulyffe eft defcendu,
De nos travaux communs tout le fruit eft perdu :
Je dois fuir fes regards. Vous, dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, & voyez fon féjour :
Par une double iffue il eft ouvert au jour ;
Un ruiffeau, fi le tems n'a point tari fon onde,
Coule des flancs creufés d'une roche profonde.
Vous pouvez aifément reconnaître à ces traits
L'afyle qu'il habite : obfervez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il eft dans fa demeure.
S'il eft abfent, je puis vous apprendre fur l'heure
Quels grands deffeins ici je dois exécuter,
Et fur-tout quels fecours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du Théâtre.*

Au premier de vos foins je m'en vais fatisfaire.
Oui, je crois voir déjà ce fauvage repaire,
Cette grotte....

ULYSSE.

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'apperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vâse d'un bois vil & d'un grossier ouvrage...

ULYSSE.

Ce sont-là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Que dis-je ! des lambeaux que le sang a souillés.
Ah ! Dieux !

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste;
Sans doute il n'est pas loin; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourrait-il s'écarter? Hélas ! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourmens qu'il endure.
(*Aux Soldats.*)
Vous, d'un œil attentif, observez tout, Soldats;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse sur-tout qu'il voudrait pour victime.
(*Les deux Soldats s'éloignent.*)

PYRRHUS.

Il ſuffit. On ſe peut aſſurer ſur leur foi.
Sur vos deſſeins ſecrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un Héros, ſongez bien que la Grèce
A de ſes intérêts chargé votre jeuneſſe.
L'État n'a point ici beſoin de votre bras,
Et la ſeule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre miniſtère,
Pour ſervir la Patrie, il faut nous réunir;
Elle attend tout de vous, & doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctete.
Je vois l'étonnement où ce ſeul mot vous jette;
Mais, n'importe, écoutez: il va vous demander
Qui vous êtes, quel ſort vous a fait aborder
Sur les rochers déſerts qui défendent cette Iſle:
Dites-lui, ſans détour, je ſuis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier reſſentiment,
Et contre des ingrats irrité juſtement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naiſſance,
Que vous abandonnez les Grecs & leur vengeance;
Les Grecs qui, ſupplians, abaiſſés devant vous,

Trop inſtruits qu'Ilion doit tomber ſous vos coups,
Ont au pied de ſes murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé ſon fils,
De vos exploits, des ſiens, vous ont ravi le prix,
Et préférant Ulyſſe, ont à votre prière
Refuſé l'héritage & l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paraiſſe flétrie:
On ne peut m'offenſer en ſervant la Patrie;
Et vous la trahiſſez, ſi Philoctete enfin
Echappe au piége adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas: ſans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourriſſez l'eſpérance crédule
De renverſer les murs du ſuperbe Ilion;
Oui, pour marquer le jour de ſa deſtruction,
Il faut que Philoctete aille aux remparts de Troye,
Et des flèches qu'il porte Ilion eſt la proye.
Vous ſeul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte & ſans danger, paraître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en ſa haine;
Vous n'avez point prêté le ſerment qui m'enchaîne.
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à ſon malheur.
Mais, s'il ſavait qu'Ulyſſe a touché ce rivage,
Nous devons, vous & moi, tout craindre de ſa rage.
C'eſt la ruſe, en un mot, qui ſeule dans vos mains

Fera paſſer ces traits dont les coups ſont certains;
Ces traits, dépôt fatal, tréſor cher & terrible,
Armes d'un demi-Dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connais votre cœur, il feint mal-aiſément;
Sans doute il n'eſt pas né pour le déguiſement.
Mais le prix en eſt doux, Seigneur; c'eſt la victoire.
L'artifice eſt ici le chemin de la gloire.
Oſez [1] tromper pour vaincre, & n'en croyez que moi,
Ailleurs de l'équité ſuivons l'auſtère loi;
Sachons-en reſpecter les bornes légitimes;
Aujourd'hui ſeulement oublions ſes maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un ſeul jour; déſormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A ſuivre vos conſeils comment puis-je deſcendre [2]?
Loin de les approuver, je ſouffre à les entendre.

---

1 Brumoy traduit: *Oſons faire un crime léger, mais néceſſaire.* Cette phraſe, qui n'eſt point dans l'original, eſt très-déplacée dans la traduction. Sophocle ne met qu'un ſeul mot, qui forme une eſpèce de réticence très-adroite: *τολμᾷ*, « oſez, & nous ſerons » enſuite vertueux. » Il ne ſe ſert point du mot de *crime*, qui eſt beaucoup trop fort pour la ſituation, & qui bleſſerait trop l'oreille de Pyrrhus. Ulyſſe dit ſeulement: « livrez-vous à moi, & oubliez » de rougir pendant quelques heures. » *εἰς ἀναιδὲς, ἡμέρας μέρος βραχὺ, δός μοὶ σεαυτὸν.* Il a obſervé les convenances, & le Traducteur les viole.

2 Brumoy traduit: *vos conſeils me ſont horreur à entendre.* Le Traducteur commet ici encore la même faute. Il outre l'expreſſion

Ceſſez, fils de Laërte, un ſemblable diſcours;
Achille ne m'a point inſtruit à ces détours :
A ſon ſang, comme à lui, la fraude eſt étrangère,
Et ce n'étaient point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctete aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Faible & ſeul contre tous, où ſerait ſa défenſe ?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais dût-on m'accuſer de faibleſſe & d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, ſuccomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, auſſi, comme vous autrefois, 3
Sans peur dans les dangers, dans les conſeils, ſans voix,
Je crus que la valeur ſeule pouvait tout faire.
Aujourd'hui que le tems me détrompe & m'éclaire,

---

qui eſt juſte dans l'original. Il y a dans le grec : αλγω κλυων; mot à mot, je ſouffre à les entendre. Si le Traducteur avoit fait réflexion que Pyrrhus finit par ſacrifier ſes répugnances ſi juſtes & ſi nobles, il n'auroit pas employé le mot d'*horreur*. Ces nuances ſont eſſentielles à la vérité dramatique.

3 Brumoy traduit : *Prince trop généreux, j'approuve de ſi beaux & de ſi nobles ſentimens.* Il n'y a pas un mot de cela dans l'original : « fils d'un Héros, & moi auſſi, quand j'étais jeune, » j'ai cru, &c. » κ'αυτὸς ὢν νέος ποτὲ, &c. Combien ce dialogue eſt plus vif & plus précis !

Je vois qu'il faut ſur-tout, pour régir des États,
Que la tête commande & conduiſe le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'eſt un menſonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le menſonge eſt léger; la récompenſe eſt grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce Guerrier n'eſt-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel eſt-il donc indomptable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainſi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, ſi l'art ne vous ſert & de guide & d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on ſans baſſeſſe?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du ſalut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me réſoudre à tromper! moi, Seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit on de ſervir ſon pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour ſervir les Grecs, n'eſt-il point d'autre voie?

ULYSSE.

A Philoctete enfin les Dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainſi l'on m'abuſait, lorſqu'on a prétendu
Qu'à mes deſtins, à moi, ce triomphe était dû;
Et mon cœur que flatta ſon erreur & la vôtre,
S'enivrait d'un honneur réſervé pour un autre!

ULYSSE.

La gloire entre tous deux eſt commune aujourd'hui;
Il ne peut rien ſans vous, ni Pyrrhus rien ſans lui.

PYRRHUS.

» Eh bien, des Immortels il faut remplir l'oracle;
» A leurs profonds deſſeins qui pourrait mettre obſtacle?
» Je dois venger un père, & ſoutenir ſon nom:
» Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
» J'ai, pour le mériter, fait plus d'un ſacrifice...
» A Philoctete au moins je puis, ſans artifice,
» Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
» Je tairai ſeulement que j'ai tout pardonné.
» Puiſqu'il le faut enfin, je conſens qu'il ignore,
» Qu'offenſé par les Grecs, Pyrrhus les ſert encore.
» Il en coûte à mon cœur, & je cède à regret. »

ULYSSE.

Accompliſſez des Dieux l'immuable décret.
Le prix de la ſageſſe & celui du courage,
De qui leur eſt ſoumis eſt le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout ſcrupule . . . on le veut . . . j'obéis.

ULYSSE.

Mes conſeils dans ce cœur ſont-ils bien affermis?
Puis-je compter ſur vous ?

PYRRHUS.

Ma parole eſt un gage ;
Qui doit vous raſſurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctete en ces lieux.
Je vous laiſſe un moment ; & que puiſſent les Dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos ſoins partagés aſſurer le ſalaire.
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS, *ſeul.*

LA pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux deſtin Philoctete abattu
Traîne depuis dix ans ſa vie infortunée !
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de ſa plaie, aſſiégé de beſoins,
Il ſouffre ſans remède, il pleure ſans témoins.

Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissans,
Il n'a point de soutien de ses jours languissans,
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
Dè l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! & cependant, illustre dans la Grèce,
Égal à tous nos Chefs, en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il semblait destiné:
A cette épreuve, hélas! les Dieux l'ont condamné!
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Eloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctete s'approche
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche;
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse rallenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paraître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTETE, *deux Soldats.*

PHILOCTETE.

HÉLAS! au nom des Dieux, qui que vous puissiez être,
Etrangers, que les vents dans cette Isle ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre Patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnaître des Grecs l'accent & le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre: ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde & des Dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler & m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTETE. 4

O Ciel!

Après un si long temps d'un exil si cruel,

4 Réponse favorable à mon impatience!
Chère & douce parole, après tant de silence!

O que cette parole à mon oreille eſt chère!
Quel deſſein, ou pour moi quel vent aſſez proſpère,
A guidé vos vaiſſeaux & vous mène en ces lieux?
Parlez, & contentez mes deſirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus; je ſuis le fils d'Achille,
Je ſuis né dans Scyros, & retourne à cette Iſle.
Vous ſavez tout.

PHILOCTETE. 5

O fils d'un mortel renommé,
D'un Héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomède & l'élève & la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troye.

PHILOCTETE.

Comment? vous n'étiez point au nombre des Guerriers
Qui contre ſes remparts marchèrent les premiers.

C'eſt donc toi que j'entends! Quoi! mon fils, je te voi!
Quel deſtin, quel haſard, quel vent heureux pour moi,
T'a conduit juſqu'ici, conſolateur aimable,
Pour eſſuyer enfin les pleurs d'un miſérable?

Racine le fils.

5 Fils d'un père fameux, digne appui de ſon nom,
O! du vieux Lycomède illuſtre nourriſſon,
Habitant d'un pays ſi doux à ma mémoire,
Hélas! eſt-ce toi même? oſerai-je le croire?
D'où viens-tu? quels vaiſſeaux t'amènent en ces lieux?

Racine le fils.

PYRRHUS.

Vous-même, en étiez-vous ?

PHILOCTETE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paraître.

PYRRHUS.

(*à part*) (*haut*)
» Il faut dissimuler. » D'où puis-je le savoir ?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTETE.

Quoi ! mon nom, mes revers, ma funeste aventure !

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTETE.

O comble de l'injure !
Eh bien ! suis-je en effet assez infortuné,
Des Dieux & des mortels assez abandonné ?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée ;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée ;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé,
Devient plus dévorant & plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourmens dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos,
Ce Guerrier, autrefois compagnon d'un Héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctete, en un mot, que l'un & l'autre Atride,

Excités par Ulyſſe à cette lâcheté,
Et ſeul & ſans ſecours dans cette iſle ont jeté,
Bleſſé par un ſerpent de qui la dent impure
M'infecta des poiſons d'une horrible morſure.
Les cruels! ... De Chryſa, vers les bords Phrygiens,
La victoire appelait leurs vaiſſeaux & les miens.
Nous touchons à Lemnos: fatigué du voyage,
Le ſommeil me ſurprend ſous un antre ſauvage.
On ſaiſit cet inſtant, on m'abandonne, on part;
On part, en me laiſſant, par un reſte d'égard,
Quelques vaſes groſſiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés, pour ſécher ma bleſſure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains:
Puiſſe Atride éprouver de ſemblables deſtins!
Quel réveil! quel moment de ſurpriſe & d'alarmes! 6
Que d'imprécations! que de cris & de larmes!

---

6 O réveil! ô moment de ſurpriſe & d'alarmes!
O ſpectacle! ô douleur! que de cris! que de larmes!
Lorſque je me vis ſeul couché dans ces déſerts,
Et mes vaiſſeaux ſans moi fendant le ſein des mers!
J'appelle, mais en vain, mes compagnons perfides,
Et d'imprécations accablant les Atrides,
Quand je jette par-tout un regard empreſſé,
Je ne trouve par-tout que ce qu'ils m'ont laiſſé,
Un ſauvage rocher, ſolitude cruelle,
Et de gémiſſemens une ſource éternelle.
Quel ſera le ſoutien de mes malheureux jours?
Le tems m'y fit ſonger: mon arc fut mon ſecours.

Lorſqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaiſſeaux
Que loin de moi les vents emportaient ſur les eaux !
Lorſque je me vis ſeul, ſur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, ſans compagnon, ſans guide!

Aux habitans de l'air je déclarai la guerre;
Mais réduit à traîner mes membres contre terre,
Pour chercher les oiſeaux, par mes flèches percés,
Où des reſtes de bois avec peine amaſſés,
Par combien de douleur ma pénible induſtrie
Me fit-elle acheter une mourante vie!
Le feu qu'en ſoupirant j'arrache des cailloux,
De mes triſtes hivers m'adoucit le courroux.
Dans l'horreur de cette Iſle inculte, inhabitée,
Sans commerce, ſans port, loin du monde écartée,
Et dont les voyageurs craignent tous d'approcher,
Dans ces horribles lieux, que viendroient-ils chercher?
Non, ce n'eſt qu'à des vents pour eux impitoyables,
Que je dois la douceur de revoir mes ſemblables.
Les uns m'ont accordé quelques vieux vêtemens,
Les autres m'ont laiſſé des reſtes d'alimens:
Tous m'ont plaint; mais, hélas! ô tendreſſe inutile!
Qu'ai-je gagné de plus de leur pitié ſtérile?
Tous m'ont abandonné: d'un horrible fardeau,
Qui voudroit, ô mon fils! infecter ſon vaiſſeau?
Tel eſt l'état affreux où depuis tant d'années,
Je remplis conſtamment mes dures deſtinées.
Aux Atrides cruels, voilà ce que je doi.
Ulyſſe leur apprit à ſe venger de moi.
Dans ce ſupplice lent, c'eſt ma mort qu'ils attendent:
Voilà ce qu'ils m'ont fait; que les Dieux le leur rendent!

Racine le fils.

Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un déſert, hélas ! & le malheur,
Tout ce qu'on m'a laiſſé, le déſeſpoir, la rage ! . . .
Le tems accrut ainſi mes maux & mon outrage.
J'appris à ſoutenir mes miſérables jours.
Mon arc, entre mes mains ſeul & dernier recours,
Servit à me nourrir; & lorſqu'un trait rapide
Faiſait, du haut des airs, tomber l'oiſeau timide,
Souvent il me fallait, pour aller le chercher,
D'un pied faible & ſouffrant, gravir ſur le rocher,
Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie;
Il fallait employer cette pénible voie
Pour briſer des rameaux, & pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faiſaient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchiſſait ce rivage,
J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.

---

7 J'ai ſuivi ici un ſens différent de celui de Brumoy ; il traduit ainſi : « je rampais de même pour chercher de l'eau, & quand » il falloit couper le bois qui m'étoit néceſſaire, *ſur-tout dans les* » *rigueurs de l'hiver, où l'Iſle eſt inondée,* je n'en venais à bout » qu'avec d'extrêmes travaux. » Voici les vers grecs :

Πρὸς τȣ̃τ' ἂν εἴ τ' ἔδει τὶ ϗ ποτὸν λαϐεῖν,
Καὶ πού πάγȣ χυθέντος, οἷα χείματι
Ξύλον τὶ θραῦσαι, ταῦτ' ἂν ἐξερπῶν τάλας
Ἐμηχανώμην.

La ſeule équivoque qui puiſſe s'offrir dans le texte, eſt dans ces mots πάγȣ χυθέντος, la glace étant fondue, que Brumoy expli-

Enfin, cette caverne & mon arc deſtructeur,
Et le feu, de la vie heureux conſervateur,
Ont ſoulagé du moins les beſoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeſte bleſſure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,
N'attire les vaiſſeaux dans ce triſte déſert.
On ne vient à Lemnos que pouſſé par l'orage;
Et depuis ſi long-tems errant ſur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, deſcendre ſur ces bords,
Je n'en obtenais rien qu'une pitié ſtérile,
Des conſolations le langage inutile,

---

que par l'*Iſle inondée.* Mais pour adopter ce ſens, il faut faire quelque violence à la conſtruction naturelle, & changer la ponctuation. Car Brumoy a dû lire ainſi le ſecond Vers, en mettant une virgule après *χείματι*, qui n'eſt point dans le texte,

Καὶ πȣ πάγȣ χυθέντος, οἷα χείματι,
Ξύλον τὶ θραῦσαι

& alors il a pu entendre, *& glacie fuſâ, qualiter hieme*, (ſit) *ligni aliquid frangere*. Moi, au contraire, j'ai rapporté ces mots, *κ̓ πȣ͂ πάγȣ χυθέντος*, au Vers précédent; *ἔι τ' ἔδει τὶ κ̓ ποτὸν λαϐεῖν*, « & s'il fallait chercher quelque boiſſon, *& quidem glacie fusâ*, que » je ne trouvais que dans la glace fondue, & de même dans l'hiver » ramaſſer du bois, » &c. J'ai joint enſemble la fin du ſecond Vers & le commencement du troiſième, commme il l'eſt dans le texte, & j'ai traduit *οἷα*, par *de même, pariter*, comme a fait le Scholiaſte Latin qui a ſuivi le même ſens. C'eſt aux Helléniſtes à juger.

Des

Des ſecours paſſagers, ou de vieux vêtemens;
Mais malgré ma prière & mes gémiſſemens,
Nul n'a ſur ſes vaiſſeaux accueilli ma misère,
Ni voulu ſur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux;
Sans ceſſe dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche & noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon & dans la ſolitude.
Les Atrides, Ulyſſe, ainſi m'ont attaché
A ce ſupplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont ſurpris ainſi dans les piéges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux: que les Dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je reſſens vos malheurs;
J'en déteſte avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnais la main d'Ulyſſe & des Atrides;
Eh! qui ſait mieux que moi combien ils ſont perfides?

PHILOCTETE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puiſſé-je du moins être bientôt vengé!
Puiſſé-je apprendre aux Rois d'Ithaque & de Mycènes,
A reſpecter le ſang qui coule dans mes veines!

PHILOCTETE.

De grâce, inſtruiſez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits ?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière.....

PHILOCTETE.

Qu'entends-je ? Achille eſt mort !

PYRRHUS.

Oui, Seigneur ; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'eſt pas tombé ;
Sous les traits d'Apollon Achille a ſuccombé.

PHILOCTETE.

O mort digne, en effet, d'un Héros invincible !
O perte qui pour moi n'en eſt pas moins ſenſible !
Pardonnez ſi mes pleurs vous ont interrompu ;
Aux mânes d'un ami cet hommage était dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes ;
Mais pour d'autres que vous, vous reſte-t-il des larmes ?

PHILOCTETE.

O mon fils !... pourſuivez.

PYRRHUS.

Je pleurais ce Héros,
Quand Ulyſſe & Phœnix, deſcendus à Scyros,
Alléguant un Oracle, & flattant ma jeuneſſe,
Vinrent, au nom des Dieux protecteurs de la Grèce,
M'aſſurer qu'à moi ſeul, à mon ſang, à mon nom,
Appartenait l'honneur de détruire Ilion,

Que Pyrrhus héritait des grands deſtins d'Achille.
De me perſuader ſans doute il fut facile.
Le deſir d'embraſſer les reſtes précieux
D'un père que jamais n'avaient connu mes yeux;
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui ſous la tombe encor n'étaient point enfermées;
L'ardeur de le venger, le dirai-je? l'orgueil
De renverſer des murs qui furent ſon écueil,
Tout entraînait mes pas. Par le Ciel protégée,
Ma flotte, au ſecond jour, touche au port de Sigée.
Au ſortir du vaiſſeau, je me vois entouré
De tout un camp, de jóie & d'eſpoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille:
Hélas! il n'était plus!... d'une douleur ſtérile
A ſes mânes ſacrés je porte les tributs;
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me préſente aux Chefs, & ma juſte prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponſe! *Oui, ces biens ſont à vous;*
Diſpoſez-en, Seigneur, & les recueillez tous.
Mais ſes armes, d'un autre ont été le partage,
Ulyſſe les poſſède. Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux:
Ces armes ſont à moi, j'en atteſte les Dieux;
(dis-je alors.) *de quel droit une main étrangère*
M'a-t-elle oſé ravir une armure ſi chère?
Je l'obtins, dit Ulyſſe, *& ce don m'était dû;*
C'eſt le prix du ſervice à la Grèce rendu,

Quand je ſauvai l'armée & votre père même.
A ces mots, révolté de ſon audace extrême,
J'exhale les tranſports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'inſtant,
Si je n'obtiens raiſon de ce vol ſacrilége.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étais point au Siége*,
Tu n'as rien fait pour nous, & menaces encor!
Ne crois pas à Scyros remporter ce tréſor,
Tu ne l'auras jamais. Les Chefs, amis d'Ulyſſe,
Se déclarent pour lui, défendent l'injuſtice;
Et moi, qu'un tel affront a percé juſqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainſi ſans égard, ſans pudeur;
Je retourne à Scyros, loin de ces Rois perfides,
Et plus qu'Ulyſſe encor, j'accuſe les Atrides.
Ce ſont eux qui, méchans avec impunité,
Protecteurs de la fraude & de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes;
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O Ciel! que l'ennemi de ces Rois odieux,
Soit l'ami de Pyrrhus & ſoit l'ami des Dieux!

PHILOCTETE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros preſſé l'heureux retour
Qui vous a, grâce aux Dieux, conduit dans ce ſéjour.
De Syſiphe en effet le rejeton profane,
Du menſonge toujours fut l'auteur & l'organe;

De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense ?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTETE.

Dieux ! Ulysse respire ! Ajax est au cercueil !
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnait de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse & ses pareils,
Que fait-il ?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse ;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse ;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTETE.

Antiloque ? . . .

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTETE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi ! tous ceux que j'aimais ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi ! . . .
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiraient le courage ?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin: Mars dans ses jeux sanglans;
Moissonne les vertus & fait grace aux méchans.

PHILOCTETE.

Grace au Ciel, mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les Héros ne sont plus! aux lâches, aux pervers,
Les Dieux semblent fermer le chemin des Enfers,
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant!... & Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les Dieux, & nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des Dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTETE.

Vous partez!

PYRRHUS.

Il le faut, & mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTETE.

Ah! par les Immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille & l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière,
Ne me laiſſe pas ſeul en proie au déſeſpoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps ſéparé de la nature entière.
C'eſt te charger, hélas! d'un bien triſte fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort ſera plus beau
De m'avoir ſupporté: toi ſeul en étais digne;
Et de m'abandonner la honte eſt trop inſigne;
Tu n'en es pas capable; il n'eſt que les grands cœurs
Qui ſentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui ſentent d'un bienfait le plaiſir & la gloire.
Il ſera glorieux, ſi tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me ſauver de ce fatal ſéjour:
Juſqu'aux vallons d'Œta le trajet eſt d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaiſſeau qui te porte,
A la pouppe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, & j'atteſte les Dieux:
Le mortel ſuppliant eſt ſacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les preſſe
D'un effort douloureux qui coûte à ma faibleſſe.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens;
Accorde cette grace à mes gémiſſemens.

Mène-moi dans l'Eubœe, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'eſt pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmans, & pour moi depuis long-temps perdus!
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à ſon père.
Et que je crains, ô Ciel! que la Parque ſévère
De ſes ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ſes ſecours.
Mais il eſt mort ſans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devait de mon ſort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vîte oublié
Les ſermens qu'avait faits leur trompeuſe pitié.
Ce n'eſt plus qu'en toi ſeul que mon eſpoir réſide;
Sois mon libérateur; ô Pyrrhus, ſois mon guide!
Conſidère le ſort des fragiles humains;
Et qui peut un moment compter ſur les deſtins?
Tel repouſſe aujourd'hui la miſère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il eſt beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaiſant, alors qu'on eſt heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrais-je être inſenſible?
Non, vous m'avez rendu le refus impoſſible.
Je cède à vos deſirs; venez ſur mes vaiſſeaux,
Que le Ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduiſe au port où tend votre eſpérance!

PHILOCTETE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris;
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnaissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctete, abandonnant ce lieu,
A cet asyle encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure & resserrée,
Et connaissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, & j'ai pu les souffrir.
Et la nécessité, des loix la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTETE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul & faible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc & mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les fléches redoutées
Que de son sang impur l'Hydre avait infectées.

PHILOCTETE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, & que puissent les Cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un Héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTETE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTETE.

Ta piété me charme: hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étais mort en ces lieux, tu parais, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnaissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits, te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilége;
Nul n'y porta jamais une main sacrilége;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons.... Ciel!.... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTETE.

Rien .... je te ſuis .... ah!. Dieux !

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous ?

PHILOCTETE.

De nous ouvrir la route & de veiller ſur nous.
Dieux !

PYRRHUS.

Vous déguiſez mal le trouble qui vous preſſe.

PHILOCTETE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma faibleſſe,
Marchons ..... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment ?

PHILOCTETE.

Il n'eſt plus temps
De te cacher encor de ſi cruels tourmens.
Non, c'eſt trop, c'eſt en vain diſſimuler mes peines.
Le poiſon ſe répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs,
Je meurs à chaque inſtant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état .....

PHILOCTETE.

Tu n'en as pas l'idée.

Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas!
Que l'aſpect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point.... ma bleſſure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui! moi,
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi!
Venez, & rappelant votre force première....

PHILOCTETE.

J'implore, mon cher fils, une grace dernière.
Le mal qui m'a ſurpris, finit par le ſommeil;
Et le ſoulagement eſt l'effet du réveil.
Maintenant abattu, trop faible pour te ſuivre,
A tes ſoins généreux Philoctete ſe livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces fléches que tes yeux ont ſouhaité de voir;
Mais prends garde ſur tout que la force ou l'adreſſe
N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laiſſe.
Je perds tout, ſi jamais....

PYRRHUS.

Non, ſoyez raſſuré;
Je réponds ſur mes jours de ce tréſor ſacré.

PHILOCTETE.

C'eſt mon unique bien, c'eſt le ſeul qui me reſte:
Veuille le juſte Ciel qu'il te ſoit moins funeſte
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide & pour moi.

PYRRHUS.

Le Ciel nous conduira ; nous marchons ſous ſa loi :
Puiſſe-t-il nous frayer une route proſpère !

PHILOCTETE.

Il n'exaucera point tes vœux & ta prière.
L'indomptable venin, paſſant juſqu'à mon cœur,
Dans mon ſang embraſé bouillonne avec fureur ;
Il redouble de rage, il s'acharne à ſa proie.....
Ah ! ne me quittez pas ! amis, que je vous voie !...
Ne vous éloignez point.... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulyſſe, que ce feu ne brûle-t-il ton ſein !
C'eſt à vous, fils d'Atrée, à vous, ô Rois perfides,
A vous ſeuls qu'étaient dûs ces tourmens homicides.
O mort, dont tant de fois j'implorai le ſecours,
Mort, que toujours j'appelle & qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier aſyle ?
(*à Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette iſle ;
Mets-moi ſur le bûcher, comme jadis mes mains
Oſèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus ſera ta récompenſe....
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'eſpérance.
Pirrhus, où donc es-tu, cher Pirrhus ?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure ſur vos maux.

PHILOCTETE.

Tu pleures, mon cher fils !

Garde cette pitié ; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laiſſer mourant ſur cette rive.
Ta bouche l'a promis ; ton cœur ne peut changer.
Mon mal eſt effrayant, mais il eſt paſſager.
Je n'eſpère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez ſans défiance.

PHILOCTETE.

Qu'un ſerment ſolennel m'en donne l'aſſurance.

PYRRHUS.

J'en atteſte les Dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTETE.

Ah ! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh ! quoi ! de mes ſecours voulez-vous vous défendre ?

PHILOCTETE.

Peut-être juſqu'à toi le poiſon peut s'étendre.
Laiſſe-moi.... C'en eſt fait.... O terre de Lemnos !
Reçois donc un mourant qui ſuccombe à ſes maux.

(Il tombe évanoui ſur un banc de pierre.)

PYRRHUS, *aux Soldats Grecs.*

Aidez-moi, chers amis ; portons-le en ſon aſyle.
Attendons le moment où d'un ſommeil tranquille
La douceur ſalutaire aura calmé ſes ſens,
Et ſuſpendu le cours de ſes affreux tourmens.

(Ils ſoutiennent Philoctete, & l'amènent hors du Théâtre.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, *seul.* (*Il tient à sa main l'arc & les flêches d'Hercule.*)

« Les voilà donc ces traits, par qui la destinée
» Doit marquer d'Ilion la dernière journée,
» Ces traits à qui le Ciel attacha notre sort,
» Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
» Philoctete en mes mains ainsi les abandonne !
» On veut les lui ravir, & c'est lui qui les donne !
» Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
» Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
» Il est loin d'y penser, & tout prêt à me suivre,
» A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
» Et je le trahirais ! Non : ce retour affreux
» Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
» Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse,
» Trop contre Philoctete employer l'artifice,
» Abuser contre lui de son horrible état :
» Tromper un malheureux est un double attentat. »
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTETE, *deux Soldats.*

PHILOCTETE.

Ô réveil ! ô jour qui me ranime !
Pyrrhus, eſt-il bien vrai ! ta bonté magnanime,
Par l'excès de mes maux n'a pu ſe rebuter !
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter !
Et ſans que mon malheur le fatigue ou l'effraye,
Il ſupporte l'aſpect & l'horreur de ma plaie !
Achille t'a tranſmis ſa généroſité.
Les Atrides ainſi ne m'avaient pas traité.
Mais allons. Je ſuis prêt à marcher au rivage.
Le ſommeil du poiſon a ſuſpendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je, hélas !

PHILOCTETE.

Tu balances !... ô Ciel !

PYRRHUS, *à part.*

Oſerai-je lui faire un aveu ſi cruel ?

PHILOCTETE.

La pitié que d'abord tu m'avais annoncée,
Du poids de mes malheurs ſerait-elle laſſée.

PYRRHUS.

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir !

PHILOCTETE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir ?
Les secours que de toi j'attends dans ma misère,
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle, & vil, si je me tais.

PHILOCTETE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose ;
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non, mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais ?
Même en vous emmenant, si je vous trahissais ?

PHILOCTETE.

Toi ! . . . que veux-tu me dire ? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Eh bien, sachez donc tout : je ne puis plus rien taire.

PHILOCTETE.

Comment ?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTETE.

Qu'as-tu dit? juste Ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre . . . .

PHILOCTETE.

Eh! quoi?
Que veux-tu que j'écoute, & que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire;
Vous guérir, & bientôt partager avec vous
Un honneur que les Dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troye.

PHILOCTETE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le Ciel qui m'envoye,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTETE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai?..rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, Seigneur, & la Grèce en alarmes,
Ne saurait aujourd'hui voir changer ses destins,
Que par ces traits puissans remis entre mes mains.

» Je lui dois obéir, & je veux bien pour elle
» Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
» Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a point déçu;
» Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu.
» Imitez mon exemple.

PHILOCTETE.

Ô trahiſon! ô rage! [8]
Quoi! tu me préparais cet exécrable outrage!
Lâche, tu m'as ſéduit par d'indignes détours;
Pour m'enlever ainſi le ſoutien de mes jours!
Et lorſque tu trahis la foi qui m'était due,
Tu peux me regarder & ſoutenir ma vue!
Tromper un ſuppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'eſt mon bien, c'eſt ma vie;
Et ma crédulité doit-elle être punie?
Rougis d'en abuſer... au nom de tous les Dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!

---

[8] Brumoy traduit: *ô rage digne de ton nom!* c'eſt un contre-ſens étrange. Comment Philoctete, qui ne parle jamais d'Achille qu'avec vénération, tomberait-il dans une contradiction ſi choquante, lui qui un moment après dit à Pyrrhus, ἀρίςȣ πατρὸς ἔχθιςος γεγὼς; fils odieux du meilleur des pères; & ailleurs, quand ce même Pyrrhus lui rend ſes armes, τὴν φύσιν δ' ἔδειξας, ὦ τέκνον, ἐξ ἧς ἐπλάςης; tu fais bien voir de quel ſang tu es né? Il n'y a pas dans Sophocle un mot qui puiſſe ſervir de prétexte ou d'excuſe à cette faute grave du Traducteur.

Je ne puis te fléchir!.... ô rochers! ô rivages!
Vous, mes ſeuls compagnons, ô vous, monſtres ſauvages,
(Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puiſſe adreſſer des cris que l'on n'écoute pas,)
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces triſtes climats;
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattait de cette fauſſe joie,
Le perfide! c'était pour me conduire à Troye.
Il conſolait un cœur qu'il cherchait à frapper;
Sa main touche la mienne, & c'eſt pour me tromper!
Il oſe me ravir mes fléches homicides,
Pour en faire un trophée aux inſolens Atrides!
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté!
Il ne s'apperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux Enfers deſcendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fut perdue,
S'il m'avait attaqué!... même tel que je ſuis,
Ce n'eſt que par ſurpriſe... Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois ſemblable à toi-même, & ſemblable à ton père.
Tu gardes le ſilence, & je te parle envain....
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton ſein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la ſépulture.
Tu me verras mourir: les hôtes des forêts
Ne reſſentiront plus l'atteinte de mes traits.

Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure ;
J'en avais fait ma proie & serai leur pâture ;
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux,
Pour avoir cru Pyrrhus sincère & généreux!...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux Immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore & céder à mes vœux ;
Tremble d'y résister, crains ma voix & les Dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctete, la Grèce,
Les sermens que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah ! plût au Ciel jamais n'avoir quitté Scyros !

PHILOCTETE.

Abjure des desseins indignes d'un Héros.
Aux yeux de l'univers, aurais-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la faiblesse ?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit ;
Par de lâches conseils, je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînait : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô Ciel !



SCÈNE III.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, *suite de Soldats.*

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTETE.

C'est Ulysse! grands Dieux!

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTETE.

Ciel! où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait: ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes....

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous: il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas: c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux Dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTETE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon asyle,

Feux ſacrés de Vulcain, allumés dans cette iſle !
Vous, mes ſeuls protecteurs, ô Dieux de ces climats;
Vous voyez cet outrage, & ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter eſt leur maître, & c'eſt lui qui m'amène.

PHILOCTETE.

Ainſi, tu fais les Dieux complices de ta haine,
Artiſans du parjure & de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom; ſuivez leur volonté.

PHILOCTETE.

Penſes-tu donc traiter Philoctete en eſclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier & généreux & brave;
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverſer Troye & triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le Ciel l'ordonne, & la route eſt ouverte.

PHILOCTETE.

Tant que cet antre obſcur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche;
J'aime mieux à l'inſtant....

ULYSSE, *aux Soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préſervez-le, Soldats, de ſa propre fureur.

(*Les Soldats environnent Philoctete.*)

PHILOCTETE.

O comble de l'opprobre, ainſi que de l'horreur!
O bras, jadis à craindre, aujourd'hui ſans défenſe!
Du plus vil des mortels je reçois cette offenſe!
Lâche, qui ne connais ni remords, ni pudeur,
De ce jeune Héros tu ſéduis la candeur.
Son ame noble & pure & ſemblable à la mienne,
N'était pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteſte en ſecret les complots qu'il ſervit;
Sa faibleſſe docile à regret t'obéit.
Son cœur ſenſible & bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à préſent ſa fraude & mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper,
Et toi ſeul, en un mot, ſus l'inſtruire à tromper. 9
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaiſſé,
Du nombre des vivans dès long-tems effacé!
Ah! que puiſſent les Dieux!... que dis-je? miſérable!
Les Dieux s'occupent-ils de mon ſort déplorable?

---

9 Brumoy traduit : *c'eſt ſans le ſavoir qu'il a été le miniſtre de ton lâche artifice.* Cela n'eſt ni exact pour la verſion, ni vraiſemblable pour le ſens. Pyrrhus ne pouvait pas ignorer les deſſeins d'Ulyſſe. Philoctete lui-même ne peut pas le croire, & il lui reproche plus d'une fois tout le contraire. Il y a dans le Grec ἀφυῆ τ' ὄντα κ' οὐ θέλοντα, ce jeune homme ſimple & qui répugnait à t'obéir; ce qui eſt très-différent de la traduction de Brumoy.

Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le Ciel n'entend pas?
Ses rigueurs ſont pour moi, ſes faveurs pour Ulyſſe.
Tu triomphes, cruel, & ris de mon ſupplice;
Ma douleur fait ta joie, & ta proſpérité
Eſt un affront de plus à ma calamité.
Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le ſuccès de tes ruſes perfides.
Malgré toi cependant tu ſuivis leurs drapeaux,
Tandis qu'à leur ſecours j'ai conduit mes vaiſſeaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens & leur puiſſance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompenſe;
Du moins tu les chargeais de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans ſa retraite,
Pourquoi dans ſon tombeau troubles-tu Philoctete?
Je ſuis mort pour les Grecs; & comment à tes yeux
Ne ſuis-je plus un poids incommode, odieux,
Offenſant les autels de ma préſence impure,
L'horreur de tout un camp ſouillé par ma bleſſure?
C'étaient-là tes diſcours.... barbare, ſi les Dieux
Sont juſtes une fois, en exauçant mes vœux....
Et je vois qu'ils le ſont: je vois qu'ils vous puniſſent;
Leurs redoutables mains ſur vous s'appeſantiſſent.
De quelque trait fatal ſi vous n'étiez frappés,
A me chercher ici ſeriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le ſupplice à l'offenſe,
Ciel, qui m'as ſi long-tems refuſé la vengeance!

De mes longues douleurs entends le dernier cri ;
Extermine les Grecs, & je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violens d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot : j'ai servi la Patrie.
C'est-là mon seul honneur, c'est-là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir ;
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, & je vous céde : un autre
Saura des Immortels mériter les bienfaits ;
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage ;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine & la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les Dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinaient pour vous.

PHILOCTETE.

Toi! posséder mes traits & mon arc homicide!
Armes que si long-tems porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains ;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi ! tu te montrerais à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée !

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTETE.

Et toi, Pyrrhus!
Vous ; amis, à ma voix vous ne répondez plus ?

ULYSSE.

Pyrrhus, de vötre cœur ſurmontez la faibleſſe.
Si vous ne me ſuivez, vous trahiſſez la Grèce.
Venez ſans lui parler, ſans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos Soldats demeurent en ces lieux.
On peut à ſon malheur, on peut à ma prière
Accorder ſans danger cette grâce dernière ;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce ſéjour,
Que l'on demande aux Dieux un fortuné retour,
Philoctete abjurant une haine funeſte,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reſte.
Il peut enfin ſe rendre, il peut ſe repentir....
(*Aux Grecs.*)
Vous, au premier ſignal, ſoyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, *Soldats.*

EH bien! à tant d'horreurs il faut que je ſuccombe.
Lemnos fut ma demeure; elle ſera ma tombe.
Tout eſpoir eſt perdu, tout ſecours m'eſt ôté.
Oiſeaux, ne fuyez plus cet antre redouté.

Hôtes de ces rochers, approchez-moi ſans crainte;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte;
Vengez-vous, & tranchez mes jours infortunés:
Bientôt la faim, ſans vous, les aura terminés.
Moi, j'irais ſecourir des ingrats, des perfides!
Non, périſſent les Grecs, périſſent les Atrides!
C'en eſt donc fait, helas! je mourrai loin de vous,
O Patrie! ô mon père!... il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore!
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.
Pour eux ſeuls j'ai tout fait, pour eux ſeuls tout quitté:
Ma mort en eſt le prix... je l'ai bien mérité.

(Il rentre dans la caverne.)

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, Seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, & pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, & trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livrait à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous ! comment ?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un Héros lui laiſſa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juſte Ciel ! ce deſſein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir ! vous lui rendrez ſes armes !
Ah ! de grace, ſongez.....

PYRRHUS.

Tout eſt examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez réſolu ?

PYRRHUS.

J'y ſuis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus penſe-t-il qu'ici rien ne s'oppoſe
Au funeſte projet que ſon cœur ſe propoſe ?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera ?

ULYSSE.

Qui ? tous les Grecs & moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, & l'attends ſans effroi ;

Quand je fais mon devoir, je ne faurais rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir! croyez-vous, Seigneur, ne point l'enfreindre?
Eſt-ce donc à vous ſeul que doit appartenir
Un bien que mes conſeils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il eſt vrai, vos conſeils (il faut que j'en rougiſſe)
M'avaient fait malgré moi commettre une injuſtice.
Ici la politique emprunta votre voix;
Mais l'équité l'emporte, & j'accomplis ſes loix.

ULYSSE.

Ainſi donc laiſſant Troye à nos coups échappée,
C'eſt contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne eſt prête: allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puiſque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-temps défié leur puiſſance;
Et la peine du moins ſuivra de près l'offenſe.

(*Il ſort.*)



SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-temps à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctete.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTETE, *Soldats Grecs.*

PHILOCTETE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer ? que voulez-vous enfin ?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin ?
Ah ! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(Il s'assied sur un banc de pierre.)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, Seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTETE.

Il m'en a trop coûté ;
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie....

PYRRHUS.

PYRRHUS.

Eh bien, au repentir n'eſt-il aucune voie ?

PHILOCTETE.

C'eſt avec ces diſcours que tu m'avais ſéduit,
Que dans un piége affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainſi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connaîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi ſeulement (c'eſt tout ce que je veux)
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce deſſein ne ſaurait vous diſtraire ?
De grace, répondez.

PHILOCTETE.

Oui, j'y ſuis réſolu ;
Réſolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas ! j'aurais voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence ;
Mais ſi vous l'ordonnez, je garde le ſilence.

PHILOCTETE.

Tu parlerais envain : traître, c'eſt bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir ſur moi.
Va, trop indigne fils du plus illuſtre père,
Lorſqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma miſère,
Tu m'offres des conſeils ! ôte-toi de mes yeux ;
Va retrouver Ulyſſe & tes Grecs odieux.

Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des Dieux;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connaissez-mieux Pyrrhus, & reprenez vos armes.

PHILOCTETE.

Est-ce un piége nouveau qui me serait tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le Ciel, si je veux vous surprendre.

PHILOCTETE,

(*Se levant avec joie & reprenant ses fléches.*)

Je reconnais ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sysiphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, & qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, Seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute & ma faiblesse.
Eh bien, s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les Dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,

Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature & la fatalité.
Mais lorſque nos malheurs ſont notre propre ouvrage,
Lorſque nous repouſſons la main qui nous ſoulage,
Rébelles aux conſeils & ſourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame eſt inflexible, elle aigrit ſa bleſſure;
Les avis les plus chers ſont pour vous une injure.
Tous les ſoins ſont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous appaiſer, vous ſemble un ennemi.
Je parlerai pourtant, & je dois vous apprendre
L'Oracle que ſur vous les Dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce Prophète ſacré,
Sur nos deſtins communs eſt par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre ſa vie,
Si ſa prédiction ſe trouve démentie.
Le Ciel vous a puni : c'eſt lui dont la rigueur
Suſcita contre vous le reptile vengeur,
Du Temple de Chryſa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'aſyle inviolable
A ſes ſoins confié par les Dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez ceſſer le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfans d'Eſculape;
Qu'en prenant Ilion : la céleſte faveur
De ſa chûte entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands deſtins digne dépoſitaire,
Avez-vous donc aux Dieux quelque reproche à faire?

Ils vous offrent, Seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire & la fin de vos maux.

PHILOCTETE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le Ciel dès long-tems devrait m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir!
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère,
M'adresse cependant une vaine prière!
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais, que demandes-tu? quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctete à ce point s'avilisse?
Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctete auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? & sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame & ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.

Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax & de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils ;
Et ton bras s'armerait contre leurs ennemis !
Garde, garde plutôt le serment qui te lie ;
Remène Philoctete aux bords de Thessalie ;
Et toi-même à Scyros, tranquille & respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère ;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père ;
Et tu n'as plus la honte aux yeux de l'Univers,
De rester le complice & l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, Seigneur, que votre voix prononce.
Le Ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce ;
Le remède est certain, & vous le rejetez !

PHILOCTETE.

Laisse-les-moi ces maux ; je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTETE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrais me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir....

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir ;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTETE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troye.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs & de tourmens;
Je ne te dis qu'un mot: j'ai reçu tes fermens.
Veux-tu les accomplir ?

PYRRHUS.

Je les tiendrai fans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTETE.

Va, leur reffentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La caufe la plus jufte, & les fléches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, fuivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, *Soldats de la fuite d'Ulyffe.*

ULYSSE.

Non, ne l'efpérez pas,
Ulyffe & tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTETE.

Ulyffe! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un fi funefte ufage:
Vous les tenez de moi.

PHILOCTETE.

Dans un ſang odieux
Laiſſe-moi les tremper....

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des Dieux...
(*Le tonnerre gronde.*)
Écoutez, leur voix parle; entendez le tonnerre:
Leur pouvoir ſe déclare.

PHILOCTETE.

Oui, leur juſte colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE Ve & *dernière.*

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE, *dans un nuage lumineux. Soldats.*

HERCULE.

Arrête, & reconnais Hercule & ton ami.
Je deſcends pour toi ſeul de la voûte éternelle.
Je partage des Dieux la grandeur immortelle.
Tu ſais par quel chemin je m'y ſuis élevé:
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton ſort eſt de marcher dans les ſentiers d'Alcide:
Suis ce jeune Héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce ſur tes pas conduira ſes guerriers,
Et le ſang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie eſt dévouée aux fléches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briſeras les portes.

Pour Pyrrhus & pour toi les deſtins ont gardé
Ce triomphe éclatant, ſi long-temps retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proye;
Préſente au vieux Pœan les dépouilles de Troye;
Mais, lorſqu'en ſon palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes fléches, à moi tu dois ces ſacrifices.
Vas, de ta guériſon Eſculape eſt chargé.
Rends grâce aux Immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours: ta gloire eſt leur ouvrage;
D'un cœur religieux ils chériſſent l'hommage;
Et la pure vertu, le plus beau don des Cieux,
Ne meurt point avec l'homme, & ſe rejoint aux Dieux.

(*Il remonte dans ſon nuage.*)

PHILOCTETE.

O voix auguſte & chère, & long-temps attendue!
O voix avec tranſport de mon cœur entendue!
Je vous obéirai: tous mes reſſentimens
Doivent être effacés dans de ſi doux momens.
Je me rends, c'en eſt fait: ſous ces heureux auſpices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Rempliſſons le deſtin qui nous eſt confié:
Je ſers, en vous ſuivant, les Dieux & l'amitié.

Fin du troiſième & dernier Acte.

